

Gatien Lapointe, l'enfance-radar

Joseph Bonenfant

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bonenfant, J. (1984). Gatien Lapointe, l'enfance-radar. *Lettres québécoises*, (33), 23-24.

Hommage

GATIEN LAPOINTE, L'ENFANCE-RADAR

Nous sommes encore dans le temps de l'hommage, encore remplis de surprise devant sa disparition physique (brutale, naturelle, définitive). Mais nous sommes toujours dans le temps de lecture de sa poésie, qui n'a pu s'instaurer que par sa « disparition élocutoire » (brute, ouvragée, provisoire). Sa voix chaude et grave s'est éteinte, mais sa parole se rallume, plus au feu du texte que de celui de la mémoire. Faute de recul, ce qu'on peut dire est brouillé, il y a trop d'interférences dans les textes-radar, dans cette vie-radar, toute proche.

Il faudrait parler d'une involution de l'oeuvre, de relations entre variables, comme ce que fut au début son énonciation justificatrice et, à la fin, son énonciation explicatrice, affirmative. Ou encore évoquer des transformations ponctuelles qu'on ne pourrait saisir qu'une fois accomplies, et soutenir qu'*arbre-radar* prend racine et rhizome dans *jour malaisé*, et *corps-transistor* dans *le premier mot*, et ainsi de suite, de feuillages en racines. Ne jamais opposer les unes aux autres.

Jamais non plus, malgré la tentation facile, opposer les énoncés du *je* à ceux du *on*, les énoncés du *moi* à ceux du *soi*, ceux du *pays-objet* à ceux du *corps-sujet*, et ainsi de suite, de clos en ouvert, afin de ruiner cette tendance à la dichotomie, engendreuse de mythes et de prescriptions. À celui qui était tourmenté et fasciné par l'instant nous n'imposons pas la durée, à celui qui s'est voulu divers et fragmenté, nous n'assenons pas l'unité. Mais sa complexité, qui fut constante, sa multiplicité, qui fut créatrice, nous les saisissons dans une cohérence, nous les ancrons dans un réel.

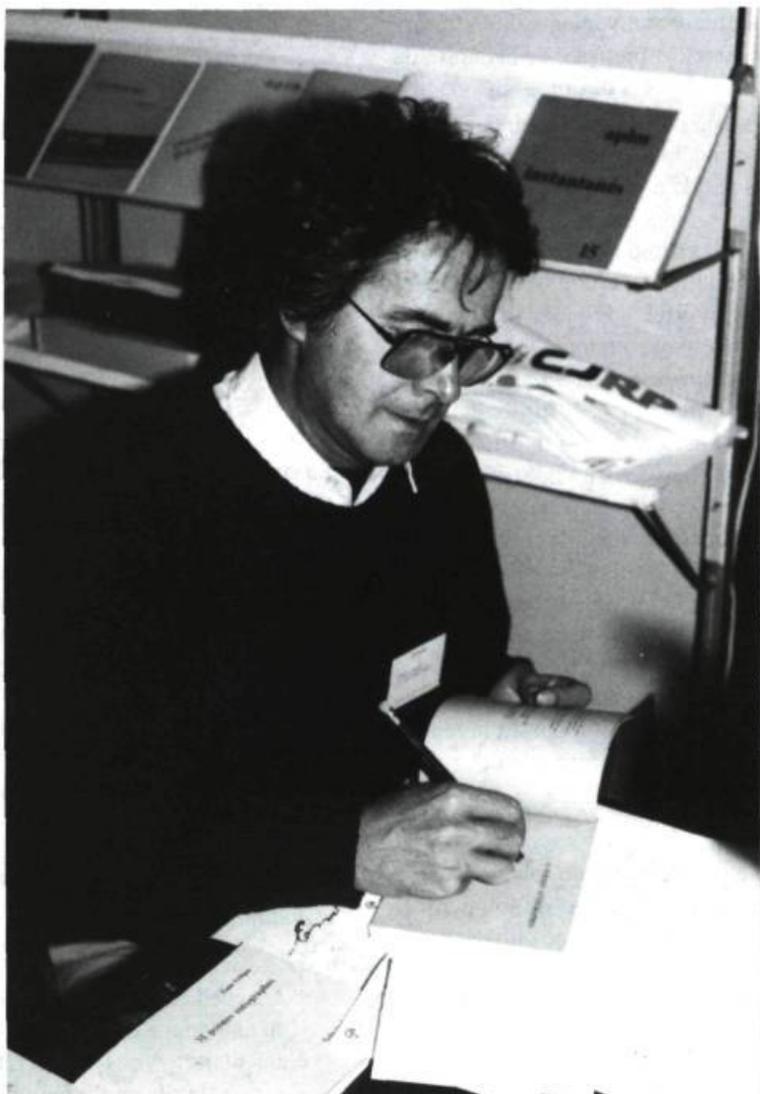


Photo: Athé

Le corps-mouvement

En ne parlant que des référents, on ferait trop vite le tour de la question. Les éléments, les saisons, le corps, l'écriture, le plaisir, c'est vite évoqué, même si on sait les lire coextensivement à toute l'oeuvre, étalée sur trente années. Ce que Gatién Lapointe a privilégié comme poète, de la première à la dernière oeuvre, ce sont d'abord des mouvements du corps, ces *gestes* innombrables qui jalonnent la présence active du sujet: «je plante, je dessine, je trace, je lèche», etc.; puis des mouvements de l'être, ces *actes*

obsessionnels de l'écriture: «j'écoute, je cherche, j'épelle, je vérifie, je m'élançe, j'invente, j'affirme, je tremble, je nais», etc. Cette gestualité omniprésente fut constamment l'antidote de la rationalité. Elle figure son inscription dans l'instant, sa preuve de réalité, sa marque d'identité. Un corps-attitude définissant l'être-certitude, tous les deux conjuguant l'écriture-plénitude.

Car aux mouvements du corps et de l'être, il faut ajouter ceux de l'écriture, travaillée dans son matériel sonore, exploitée sous ses faces phoniques. Les

rythmes prennent élan de l'intérieur des mots, jouant à la limite de leurs effets de miroirs, s'amusant à leurs collisions. *Arbre-radar* constitue une expérience-sommet, dans le langage, de ce besoin du neuf, de cette envie du vif, de cette rage du brut. C'est le corps parcouru de soubresauts, de spasmes syntaxiers. On ne rencontre pas de néologie anagrammatique, de mots-valises, mais quels écroulements de la syntaxe, quels raccourcis, quels mouvements de l'écriture dans le texte! Mimétisme de la danse, de l'amour, en travers des mots ensorcelés.

La poésie de Gatien Lapointe accorde une prépondérance quasi exclusive au *je*; presque pas de *tu*, rarement le *nous*. Bref, le *premier mot*, c'est la première personne. La certitude d'être soi coïncidait avec l'expérience d'être seul. Unique, différent, mortel. «Je pars, j'ai le cœur noir»: ce vers du *premier mot* se répercute dans *arbre-radar*: «j'annulerai les hasards de ma mort». Il fut toujours vivement conscient de sa mort, n'épargnant rien pour vivre à vif, sentir sa vulnérabilité, se sachant fragile même, et surtout, en criant *non* à la mort. La drogue nationaliste, il s'en est détourné, comme du souci de la modernité; il pouvait parler de politique, admirer des poètes, mais en écrire, très rarement. La poésie le requérait absolument, lui donnait tous ses moyens, apportait la réponse totale. Mais la réponse à quoi?

L'enfance-rhizome

Il m'a parlé un jour de son enfance. Il avait douze ans à la mort de son père. Il n'a pas réussi à lui dire ce qu'il voulait, à ce père qui est «mort en appelant ses enfants». «Peut-être que je cherche toute ma vie à dire au monde ce que je n'ai pu dire à mon père»¹. Il m'écrivait, peu après:

Ce feuillage dont je parle depuis si longtemps dans mes poèmes sans pourtant me répéter... si j'avais pu le préférer ce jour-là, à l'hôpital, à la toute fin de mon enfance et au début de l'exil, aurait à coup sûr éloigné la mort, aurait même ressuscité. Mais il est resté pris dans ma gorge trop serrée. Le cri n'avait pu éclater de ma bouche.

Incapable alors de parler, je suis allé prendre ce feuillage dans le jardin, près de la maison — vif, vivant, vivace! — et je l'ai déposé sur la tombe de mon père. Il faut maintenant que je l'invente (ou que je le réinvente) et que je le pose comme un mot souverain entre la mort et la vie, si je mérite d'être sauvé, qu'il me soit la céleste demeure, la terrestre éternité...²

La mort, l'enfance, l'arbre, réalités très anciennes. Elles sont toujours en devenir dans la pensée, à l'oeuvre dans le poème. On peut parler d'un rhizome existentiel où croissent souterrainement les figures et, souverainement, le langage, et, énonciativement, le *je* du défi et de la dénonciation. Le rhizome n'est ni thème ni structure, mais croissance secrète du réel caché, jusque dans ses excroissances lisibles. Une autre lettre approfondit ce rapport de l'enfance à la mort, ces blessures extrêmes:

Je l'ai vu cet arbre — il faut que j'ajoute ceci — dans sa forme élémentaire, fondamentale, linéaire: racines, tronc, branches, et dans la tempête, tel que ma pensée peut-être va d'instinct aux schèmes les plus fondamentaux et les plus évidents, voyant vite le caractère mortel, bien que nécessaire, de l'enveloppe, du dessus, de l'apparence. Je vais d'instinct au tragique dont cette mort en question m'a rempli et contre lequel je me défends par des flambées d'enthousiasme, par des gestes vulnérablement affirmatifs, par des paris qui m'obligent à rassembler et multiplier mes forces.³

Le poète avait en substance dit la même chose à Claude Daigneault quatre ans plus tôt⁴: «J'ai un homme dans ma tête qui est tout élémentaire. Vous vous rappelez dans l'*ode*... «Je plante un homme dans la terre». Et il pousse comme une plante». Et encore: «Mon enfance est celle d'un arbre». L'événement primordial a prescrit à l'oeuvre son urgence; c'est dans ce manque de temps et de parole que le poète a construit son affirmation.

On déplorera certes longtemps, par une convention nécessaire, la disparition prématurée de Gatien Lapointe, mais dans l'état actuel de notre connaissance de l'oeuvre, on se dit que cette dernière est complète; on ne peut pas lui imaginer de continuation; dans quel sens aurait-elle pu se prolonger; quelles tiges souterraines aurait-elle encore poussées? C'est

très anciennement, et absolument, que le réel s'était écroulé, à la fin de l'enfance. Est-il surprenant que dans *arbre-radar*, ce livre de l'enfance, le réel s'écroule toujours par le moyen de ces chocs de sons qui brutalisent et déroutent les signes, à travers ces avalanches de sons-signes qui engourdissent les sens et luttent contre eux autant pour les exciter que pour les apaiser?⁵

Gatien Lapointe a puisé en lui-même les certitudes qui ont éclairé sa vie. Chaque fois que la raison analytique ou la théorie justificatrice le frôlait, il avait un geste instinctif de retrait. Il revenait à ce qui est «infiniment simple sur la terre»: un geste de son corps, un acte de son être, un mouvement de son désir, un retour au temps de son enfance. Écrire fut pour lui un geste aussi simple que de tendre la main. Il avait, en sa personne, tout pour séduire. Il prenait un plaisir évident à parler, à rencontrer ses amis. Il donnait son temps sans compter. Mais il allait toujours vers plus de simplicité, plus de secret. Il est mort à l'insu général. Il n'avait pas eu le temps de dire à son père ce qu'il voulait. Nous non plus nous n'avons pas eu le temps de le dire à l'ami.

Joseph Bonenfant
Université de Sherbrooke

1. 6 janvier 1971.
 2. Lettre du 12 janvier 1971.
 3. Lettre du 11 février 1971.
 4. *Le Soleil*, 27 mai 1967.
 5. Une strophe du *premier paysage* réalise une synthèse (impossible) du vent, de la syntaxe, du corps et de l'enfance:
vrai vent fou
qui jette par terre tous les phonèmes de cet arbre
et leur fait dessiner avec le tourment de mes yeux
avec l'enfance têtue et sans règle de ma main
le premier paysage
- P.S. Je remercie Bernard Pozier de m'avoir communiqué les textes de *corps-transistor*, *le premier paysage* et *corps de l'instant*. Les allusions n'y manquent pas à la disparition du père: «j'y suis (en poésie) depuis cette mort, là-bas, qui m'a exilé de la vie»; au manque toujours ressenti: «il est sans traces, ni déploiements biographiques, ni paternelles références»; enfin, à l'absence de vieillissement du temps: «il est une enfance dans le temps toujours vert» (*corps de l'instant*); «source où bat le temps toujours vierge» (*corps-transistor*). Comme quoi, la poésie, toujours, prend en charge des non-savoirs universels qu'elle se donne pour tâche de structurer en les individualisant.